Khaled Osman, *La Colombe et le moineau*

La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2016, 173 p., 20 €

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3682>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3682

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 178-179

ISBN : 978-2-919040-35-3

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Khaled Osman, *La Colombe et le moineau* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1314 | 2016, mis en ligne le 19 septembre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3682> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3682>

LIVRES

son vide assassin. Idem en Grèce — à Mytilène ou Lesbos — où “la crise a tué un pays, pas les individus” ou à Acquaformosa, ce village de Calabre, “ressuscité” grâce à l’accueil de réfugiés. Des réfugiés, pas des clandestins, qui “ont le droit — le droit, pas la charité — de trouver asile dans le pays d’Europe où ils s’exilent.” D’Athènes à Ceuta, du Sinaï à Calais, Jean-Paul Mari montre les conséquences de la (non) politique de l’Europe forteresse. Il décrit les indignités des arrangements, avec l’ex-ami Khadafi par exemple. L’Italie de Berlusconi et l’Europe s’accommodaient alors de l’horreur des camps de rétention libyens. Aujourd’hui, une autre traite négrière, à la couleur de l’islam, se poursuit, sauvagement, en Libye ou en Égypte. Ce livre, à la fois reportage et scénarisation, raconte la vie de ceux dont on cache les visages et les souffrances derrière des mots “exilés”, “sans papiers”

ou “infiltrés” (Israël). Ces êtres de chair et de sang se nomment Robiel, l’Érythréen ; Cédric, le Camerounais défenestré par la police marocaine ; Zachiel, l’imam afghan qui refuse de “pousser les gens à s’entretuer” ; Fassi, le gamin de Guinée qui rêve de foot ; Rahwa, l’Érythréenne laissée pour morte dans une “maison de torture” au Sinaï ; Salomon, un des cinq miraculés d’une embarcation de plastique qui a dérivé pendant 23 jours... Et “l’essentiel” n’est pas la guerre, les persécutions ou la faim : “On peut survivre et même vivre dans la plupart des pays d’Afrique, du Moyen-Orient et d’Asie. (...) Ils savent comment est leur vie et comment elle va se terminer. Tout est déjà tracé, sans espoir de changement. Pour changer le destin, ne reste plus qu’à tout briser, partir, ouvrir le champ du possible même s’il peut mener à l’enfer. Et ils partent (...) poser une pierre dans le jardin d’un autre monde.” M.H.

Khaled Osman La Colombe et le moineau

La Roque d’Anthéron,
Vents d’ailleurs, 2016,
173 pages, 20 €

Samir est réveillé par un appel qui vient de la Place Tahrir au Caire. Un soignant lui apprend qu’on a trouvé son numéro de téléphone sur un homme qui vient d’être pris en charge. Avant de sombrer dans le coma, l’inconnu a pu articuler : “qu’il vienne mais avec elle”.

Samir, prof d’histoire de civilisation arabe à Paris, qui a coupé les ponts avec son passé, comprend qu’il s’agit d’Hicham, son frère jumeau, lequel lui demande de revenir avec Lamia, son ex petite amie. Commence alors l’enquête pour retrouver la jeune femme..

Cette trame semble n’être qu’un subterfuge littéraire pour entretenir le lecteur de thèmes d’importance sur l’exil et sur la culture, la mémoire ou le devenir du monde “arabe”. Il y a comme un écho aux *Considérations sur le malheur arabe* de Samir Kassir (Actes Sud, 2008). En érudit et éminent traducteur, l’auteur fait dialoguer les siècles et les textes,

exhume de l'oubli la reine Zabba', cite et commente Darwich, Donkol ou Kana-fani. Au centre, il y a comme un plaidoyer, le rappel d'une évidence : la civilisation arabo-musulmane renferme des "merveilles", linguistiques, littéraires, philosophiques et même, exégèse coranique oblige, religieuses, que seule l'ignorance a conduit à oublier. Les sujets et les références foisonnent. L'intelligence, sur le gril, s'agit à réfléchir à ce goût pour l'amertume et la tristesse de la poésie arabe, à la signification de "rahma", à l'échec des indépendances ou à questionner le mépris des élites, devenu "défiance" des intellectuels pour leur peuple...

L'autre et fragile procédé littéraire sur lequel reposent nombre de démonstrations est la brouille des deux frères. Elle tient à une dissertation, par leur père imposée, sur l'interprétation de l'expédition de Bonaparte. Samir qui avait lu les notes paternelles – ce qu'il traîne comme une culpabilité – mit en avant l'intérêt culturel de l'entreprise quand Hicham dénonçait le mensonge consistant à "apporter la lumière à une population sous la menace des armes". Comme toute ressemblance avec l'actualité ne serait pas fortuite, Samir finira par reconnaître son erreur : "l'expédition avait trahi ses idéaux proclamés, ceux de la Révolution française...". Car, et c'est là l'autre objet de ce roman par trop didactique – au détriment des personnages et de l'intrigue –, il y a la francophilie d'une famille mise à rude épreuve. La chute est d'autant plus douloureuse, que l'on tombe de haut, la France incarnant les idéaux de liberté et de fraternité. Ainsi, Samir

et Lamia seraient des étrangers transformés en "bêtes de foire". L'auteur rassemble pêle-mêle la déception de l'une, le "malaise" de l'autre et... les regards portés sur une femme voilée. Quoiqu'il en soit c'est d'intégrité dont il est question, une intégrité niée et fragmentée comme dans les peintures de Lamia. Mais la blessure de l'exil n'est pas sans ambiguïtés. La rupture de Samir avec l'Égypte est renvoyée à la "peur de mettre en danger le confort dont il jouissait en France, peur d'avoir à se battre pied à pied et non plus à distance". Et, pour "conserver la maîtrise de son destin", comme la reine Zabba', faut-il rentrer en Égypte, se tenir au côté de ceux qui écrivent l'histoire, qui refusent d'être condamnés, comme dirait Driss Chraïbi, à "un autre avenir que notre passé" (Vu, lu, entendu, Denoël, 1998) ?

M. H.